

neroit à mes reflexions et à mes regrets : les uns et les autres vous seroient d'autant plus inutiles que, selon toute apparence, on ne s'en fait pas faute actuellement en France. Il ne me reste donc plus qu'à vous dire que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser, si mon départ réglé sur ma santé, est aussi prochain que je l'espère. Je crois pourtant que vous aurez encore une lettre avant ce tems. J'ai fait une liaison particuliere avec un Anglois homme d'esprit avec lequel j'ai eu quelques conversations. Vous ne ferez pas fâché par le recit que je vous en ferai, d'apprendre ce que nos ennemis pensent sur l'importance de leur conquête ; vous en jugerés mieux des raisons que nous avions de l'empêcher et de ce que nous devons faire pour la racheter. Au reste, Monsieur, je vous charge d'une commission qui, je crois, convient très bien à votre façon de penser : c'est de dire à tous ceux des nôtres qui sont dans le commerce, qu'aucun tort n'a été fait ici par les ennemis à leurs semblables ; qu'ils ont vendu et emporté tout ce qui leur appartenoit ; à ceux qui sont dans le service, que le militaire a été traité avec tous les égards et la douceur possibles ; aux peuples, qu'on a exercé avec les gens de leur état tout ce que

Phu-

l'human
tous ne
mente
pathie
ne pas
tion ; q
leur sou
vanche
nemi qu
pense, M
doute, q
conduite